

OCTAVE CRÉMAZIE

Par Alphonse DÉSEILTS, président de la Société des Poètes.

Tous les historiens de la littérature canadienne ont parlé avec respect et vénération du poète précurseur, du chanfre immortel de Carillon, de ce barde exilé, à qui sa terre natale ne réservait pas même le lit de l'éternel sommeil.

Quelles qu'aient été les erreurs de jugement dans la vie d'un grand homme, son souvenir reste vivace dans nos mémoires, si cet homme a pu laisser parmi les siens la trace lumineuse et réchauffante d'un grand cœur. Peu de poètes au Canada furent mieux connus et plus aimés que Octave Crémazie. Si nous avons accepté l'honorable mission de ranimer, pour un instant, les nobles traits de ce génie, c'est que nous savons la puissance de sa pensée et les influences persistantes de son souffle poétique sur notre patriotisme et notre conscience nationale. L'âme de Crémazie chante un peu dans toute âme bien née, au Canada français.

Le poète patriote naquit à Québec, le 16 avril 1827, il y a donc cent ans bientôt. Tandis que la Commission des Monuments Historiques se propose de distinguer la maison natale de Crémazie, au numéro 11 de la rue Saint-Jean, notre société des Poètes fait exécuter à Paris, par un artiste canadien-français, une plaque commémorative qui sera apposée sur la façade de la maison numéro 12, côte de la Fabrique, où se trouvait la Librairie des trois frères Jacques, Joseph et Octave Crémazie. Et notre Société Saint-Jean-Baptiste elle-même a conçu le projet d'élever, en cette ville, un monument à la gloire du poète qui fut l'élan décisif et la gloire la plus pure de notre littérature naissante.

Lorsque se dressera, sous l'ombre bienfaisante de nos érables en fleurs, ce noble témoignage de la reconnaissance, il faudra qu'on puisse lire, sur la stèle de marbre ou de granit, ces vers inscrits sous un drapeau de la vieille France :

“ Quand tu passes ainsi, comme un rayon de flamme,
Ton aspect vénéré fait briller dans notre âme
Tout un monde de gloire où vivaient nos aïeux..... ”

*
*

Avant 1830, la poésie n'apparut guère, au Canada, que dans les chansons populaires, militaires et d'occasions, de deux Français : Joseph Quesnel et Joseph Mermet. Ce fut le règne des épitres et des épigrammes, qu'on retrouve dans “ Le Spectateur ”, journal du temps, et dans la “ Saberdache ” de Jacques Viger. Michel Bibaud, l'historien, et Joseph Lenoir, vers cette époque, publièrent des saïres et des poèmes épars. Chauveau aura fourni la chaîne qui relie ces primitifs au vrai poète canadien que fut Octave Crémazie.

Dès 1840, dit l'abbé Camille Roy, Québec s'énorgueillissait non seulement de grouper dans ses murs tous les personnages les plus considérables du monde politique et religieux, mais aussi d'être vraiment, en ce pays nouveau, le siège principal de la vie intellectuelle. Car en 1635 le collège des Jésuites avait été fondé, puis en 1668 le séminaire de Québec. Depuis 1757, Québec avait un cercle littéraire. La capitale attirait depuis longtemps toute la jeunesse étudiante de la colonie, lorsque, cinquante ans après la cession du Canada à l'Angleterre, Québec redevient la “ ville académique ”, et garda jalousement cette tradition.

Ce cénacle, où discourent et s'animaient les premiers ouvriers de notre pensée nationale, exerça une influence profonde et durable sur l'inspiration patriotique de Crémazie. Peu loquace, le poète notait fréquemment une idée, une impression, qu'il élaborait ensuite dans le silence du cabinet d'écriture, quand ses amis étaient partis.

En 1854, il compose son poème sur “ la Guerre d'Orient ”, et l'année suivante : “ Sur les Ruines de Sébastopol ”. C'est dans ces strophes qu'apparaissent les grandes promesses de son talent. Ainsi s'exhale, sous le souffle de Crémazie, la plainte du Czar Nicolas vaincu par les légions françaises de Pélissier.

Il semble que ces grands motifs d'inspiration n'aient été exploités par Crémazie qu'afin de l'entraîner à mieux comprendre et à mieux exprimer les hauts traits et l'héroïsme de nos aïeux. Profondément épris aux récits que la tradition, si proche encore de ses sources, lui fournissait et mêlé chaque jour à l'élaboration des Duvres écrites de nos historiens, il avait pénétré au plus intime de l'âme canadienne ; souffert de ses regrets et de sa nostalgie ; frémi à ses relents de révolte comprimée ; puis, pleuré d'admiration aux spectacles du courage et de l'attachement farouche de nos aïeux à leur terroir.

Le “ Chant du vieux Soldat canadien ” et l'odyssée du “ Drapeau de Carillon ” synthétisent, avec une émouvante sincérité, l'état d'âme dans lequel étaient restés les vieux patriotes qui survécurent aux malheurs de 1760, de 1812 et de 1837.

Si la géographie et la chronologie sont les yeux de l'histoire, la légende et la poésie en sont les organes auditifs. Car le rythme des grandes actions qui ont marqué l'histoire de l'humanité ne saurait être dignement mesuré que par les strophes de la poésie épique. N'est-ce pas à travers les “ Iliade ” et “ Odyssée ”, les “ Enéide ”, les “ Lusiade ”, les “ Chanson de Roland ” et les “ Légende des Siècles ”, que l'on sent battre le cœur innombrable et puissant des générations ?

C'est aussi à l'examen et à l'audition des poèmes, plus modestes si vous le voulez, de notre poète national, que nous découvrirons l'âme véritable de notre race et dont il importe de prolonger la valeureuse image. Relisons ensemble, ce “ Drapeau de Carillon ”.

Crémazie a chanté, bien avant de la connaître, la terre de France, le doux parler de nos ancêtres, leur finesse et leur esprit gaulois, le rire et la gaieté de la Champagne et de la Provence, le courage opiniâtre et têtue des Bretons, la douceur angevine et la rouerie normande.

Des attaches héréditaires, impérieuses et profondes, entretenaient dans son esprit et dans son cœur le culte vivace pour la France, représentée au Canada, à cette époque, par quelques brillantes personnalités que le poète connut et s'attacha.

Crémazie a témoigné, par de touchants poèmes, son amitié ou sa vénération à l'égard de M. et Mme Hector Bossanges, résidents français au Canada ; à M. de Fenouillet, avocat, journaliste, et professeur de littérature à notre école normale Laval ; à M. Evanturel, vieux soldat de Napoléon, émigré en notre pays après les guerres de l'Empire ; à M. de Belvère, commandant de la “ Capricieuse ”, qui nous rapportait, en 1855, le salut officiel de l'ancienne mère-patrie. Or, cet amour du poète pour la France avait quelque chose du pressentiment.

Mais le patriotisme français de Crémazie, tout en gardant sa force et sa saveur originelles, ne s'est pas moins accommodé du sort nouveau fait aux vaincus par le vainqueur. Rien ne trahit, dans toute son œuvre, de prose ou de poésie, la loyauté du poète envers le conquérant. Foncièrement religieux, et soumis en cela aux enseignements de l'Église, le poète reste fidèle à sa mission, qui est d'exprimer et d'interpréter le sentiment général de son peuple. Aussi chante-t-il fréquemment la beauté du sol natal, auquel il faut rester attachés, parce qu'il est important de “ grandir où Dieu nous a senés... ”. A l'occasion des fêtes nationales, il célèbre à nouveau les charmes du pays qui est le nôtre, et il réconcilie harmonieusement les deux pensées maitresses qui président à nos destinées en terre canadienne. C'est en quoi, nous estimons qu'il fait œuvre d'homme pratique, tout en gardant ses yeux levés vers les régions de l'idéal, où flotte l'étendard sacré de nos aspirations, de race latine, première-née et première occupante sur ce sol d'Amérique.

*
*

Il est d'étranges destinées, dont le pronostic, chez certains hommes, se devine dès leur jeunesse, dans le caractère dans l'être physique ou moral, dans les actions matérielles de la vie et dans les œuvres intellectuelles. On a prétendu que les destins d'Octave Crémazie étaient prévus dans le poème intitulé : “ La Promenade des trois morts ” ; poème inachevé, qui devait être son œuvre maitresse, synthétiser toute l'histoire de son génie, et qui nous laisse suspendus à cette pensée fatidique :

“ Et nous saurons bientôt si le ver a menti... ”

Mais, n'a-t-on pas tenté d'établir que ce poème n'est pas dû à Octave Crémazie ? Qu'il aurait été conçu et même écrit presque entièrement, vers l'époque de la naissance de notre poète, par son frère aîné, Joseph.

En tout cas, si le sort du poète fut malheureux, dans les affaires matérielles, n'en accusons que le Génie. L'entreprise commerciale d'une grande librairie, en ces temps-là surtout, n'eût pas été tentée par un cerveau positif et vraiment exercé aux calculs de finance. L'ambition des Crémazie, en cette affaire, avait d'autres visées que les profits d'argent. L'âge était aux éveils de la pensée, aux développements des lettres, des arts et des sciences ; Québec se laissait couvrir, sans résistance, par Montréal même, du titre pompeux de “ ville lumière ”, et consentait à s'appeler “ l'Athènes de l'Amérique ”.

La catastrophe financière, qui menaçait la seule grande librairie française au Canada, trouva les frères Crémazie sans défense et sans appui matériel. Octave, surtout, en fut si vivement affligé qu'il